Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 20 (1990)
Heft: 12

Artikel: Conte de Noël : l'âne à l'oreille cassée
Autor: Bron, Jacques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-829227

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'âne à l'oreille cassée

JACQUES BRON

CONTE DE NOËL

J'avais cinq ou six ans. Noël arrivait. Comme dans toutes les familles, on dressait un sapin à la salle à manger. J'étais émerveillé par sa hauteur. Plus tard, je m'aperçus que d'année en année il rapetissait. C'est sans doute que je grandissait. Ou alors mes parents faisaient des économies.

Mais ce qui me fascinait davantage encore que le sapin, c'était la crèche que ma grand-mère préparait dans sa cuisine. Cette cuisine, vaste et claire, était un endroit singulier; ma grand-mère y tenait salon. Près d'une haute fenêtre, elle avait installé sa bergère Louis-Philippe recouverte d'un tissu rayé, sa table à ouvrage et son gramophone, qui m'apprit très tôt qu'il existait une musique appelée charleston et une autre appelée Tosca.

La crèche était comme un petit théâtre. Les figurines, en plâtre peint, étaient assez grossièrement modelées. Mais comparées à celles de ma bergerie, plates et presque sans épaisseur, elles étaient d'un réalisme qui me ravissait. Chaque année elles étaient disposées de la même manière. Joseph, Marie et l'enfant à gauche (côté jardin), les bergers en rond autour, et le cortège des Rois mages côté cour. Ce cortège était fabuleux, oriental à souhait. Deux chameaux, chamarrés comme au cirque, s'avançaient avec majesté, précédant un éléphant merveilleux surmonté d'un palanquin rouge et or. Un palmier fermait la marche, si je puis dire.

L'âne de la crèche était toujours placé de manière que le voile de la Vierge le dissimule à demi. J'aimais assez cette intimité entre Marie et l'humble bête. Je croyais qu'une tradition immuable exigeait ce voisinage et qu'il y avait quelque chose de biblique dans cette association.

Inutile de dire qu'il ne fallait pas songer à toucher les santons! Loin de moi cette idée, d'ailleurs. Pour exercer mes talents de metteur en scène, j'avais ma bergerie. La crèche n'était pas un jouet. Elle appartenait à ma grand-mère, au même titre que sa machine à coudre et son coucou, objets dont le fonctionnement me captivait, mais sur lesquels je n'aurais pour rien au monde porté le doigt.

Je contemplais longuement cette nativité chaque fois que j'allais chez ma grand-mère, dans les semaines qui précédaient Noël. A vrai dire, cette vénération était bien un peu intéressée. Car ma grand-mère dissimulait parmi les offrandes des uns et les bagages des autres des bonbons en chocolat et des caramels que j'étais avide de découvrir. C'était bien les seules choses qu'il me fût permis de toucher!

J'étais là, naturellement, quand ma grand-mère faisait des bricelets. Elle posait son fer sur son potager à bois. Ah! ce n'était pas des bricelets modernes, fabriqués à l'électricité! Ma grand-mère, qui aurait pu connaître la comtesse de Ségur, était une femme du passé et avait conservé les coutumes de son époque. Ses bricelets étaient des bricelets du XIXe siècle, sortis d'un fer semblable à ceux des musées, et parfois un peu écornés. Elle les rangeait dans des boîtes carrées, dont l'une portait sur chaque face des peintures représentant des sports d'hiver: skieurs à bandes molletières, patineuses en longues jupes écossaises, lugeurs habillés en moujiks. Le quatrième côté devait arborer la marque d'une fabrique de biscuits, anglaise et fière de l'être, en lettres tarabiscotées et intraduisibles.

Un jour que justement ma grand-mère faisait ses bricelets, ma cousine Elisabeth se trouvait là. C'était une grande fille d'au moins onze ans, aux larges pieds, aux longues mains, au nez fouineur. Profitant de ce que l'aïeule ne nous regardait pas, trop affairée à son fourneau, elle tripotait les personnages de la crèche, et moi je la regardais faire, effrayé de son audace. Mais elle avait onze ans! Elle devait donc jouir de privilèges dus à son âge. Soudain, elle saisit l'âne et s'écria:

– Mais dit donc! Il lui manque une oreille!

C'était vrai. Je ne l'avais jamais remarqué, et pour cause. Je comprenais alors pourquoi le pauvre animal se blottissait derrière la Vierge.

Elisabeth continuait:

– C'est toi qui l'as laissé tomber?

– Moi?

J'en restai bouche bée. Un pareil soupçon, alors que j'avais toujours eu pour la crèche un respect quasiment sacré! J'en voulus à ma cousine de son insinuation, mais bien plus encore d'avoir révélé l'infirmité du compagnon de Marie. Je n'en aimai que davantage l'attendrissant aliboron.

L'année suivante, il n'y eut pas de crèche. Ma grand-mère était morte. En débarrassant son grenier, mes parents découvrirent dans un carton à coins renforcés de toile, comme les vieux registres, la crèche et ses figurines.

– Qu'est-ce qu'on fait de ça? dit mon père.

– On jette, dit ma mère. De toute façon, ça n'a aucune valeur.

Je réussis à subtiliser l'âne à l'oreille cassée. Pour rien au monde je n'aurais voulu qu'on le jette. Tout le reste, d'accord. L'âne, non! Il fut caché comme un trésor, dans des boîtes innocentes, dans des enveloppes quelconques, dans des fonds de tiroirs où traînaient des crayons de couleurs et des clés à destination inconnue...

Je l'ai toujours. Je ne le montre à personne. On se moquerait de moi. Un âne ébréché, c'est ridicule, bon à jeter! Seulement, derrière lui viennent les Rois mages, les chameaux, l'éléphant, et ma grand-mère, avec son gramophone, son coucou et ses bricelets. Vous voudriez que je renonce à toute mon enfance à cause d'une oreille cassée!

J. B.